MICHÈLE
ADAM



ZOBOP

DICTATEUR DES INVISIBLES

Michèle Adam

ZOBOP

Dictateur des invisibles

© Michèle Adam, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-1297-4

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



*

Elle poussa un cri écorché. Une main froide et osseuse s'abattit sur sa bouche.

Personne ne l'entendit.

Le silence dormait.

Une ombre diabolique l'emmena sur son épaule.

Elle disparut dans la brume moite de la nuit tropicale.



*

Depuis qu’elle était toute petite on lui avait appris que le travail était un trésor, qu’il ne fallait jamais rester sans rien faire, ne pas se croiser les bras, ne pas se tourner les pouces et retirer les mains de ses poches.

Obéissante, c’est ainsi qu’elle avait rempli sa tire-lire.

Alors une fois grande, elle devint travailleuse, tellement travailleuse qu’elle en oublia de vivre.

Mais elle possédait de l’argent, du pouvoir et flirtait avec l’ambition.

Femme pressée, addicte au stress, c’est avec une certaine supériorité et une importance assurée qu’elle déclinait les invitations sociales qui l’embarrassaient : « je ne vais pas pouvoir, je regrette, je suis surbookée… ».

Aujourd’hui, les deux poings fermés au fond des poches de sa vieille robe de chambre bleu passé, elle regardait travailler les autres.

Les rumeurs joyeuses de la plage s’invitaient dans l’intimité du jardin.

La légèreté des clameurs contrastait avec le labeur des ouvriers.

Ces derniers ne semblaient pas se questionner sur le sens de leur existence.

Ils s’affairaient sous les rayons d’un soleil déjà chaud en ce matin d’été généreux, adouci par les dernières gouttelettes de la rosée matinale d’une aube discrètement évaporée. Ces allers-retours affairés, cette ivresse du labeur : c’était elle, son image. Le film de la moitié de sa vie.

Elle demeurait inerte dans ses espadrilles trouées. Chaque geste, chaque déplacement lui paraissait pesant. Elle se sentait tellement fatiguée par sa paresse ankylosante. Elle ne servait à rien. Elle n'arrivait plus à faire les choses.

Ce soir au dîner elle aurait les mêmes convives : la solitude, le doute, l'ennui, l'angoisse.

Sa plus chère invitée était la solitude car celle-ci lui évitait les efforts. Effort de colorer et parfumer son image, effort de penser, d'écouter, de parler, de paraître, effort de se tenir. Elle mangeait directement dans la casserole ou la poêle à frire. Depuis huit jours elle se traînait en Marie Souillon. Ses seuls gestes s'animaient par réflexe vers le téléphone ou l'ordinateur. Pas un mail. Pas un SMS.

Se rendre à la boite aux lettres semblait une véritable expédition : il y avait quand même dix marches à descendre et le risque d'apercevoir un voisin. Se retrouver dans l'obligation de dire bonjour. Dire bonjour et sourire…

Jamais elle n'aurait pensé un jour se retrouver sans emploi. Sevrée brutalement du jour au lendemain de sonneries incessantes, d'embouteillages, de slaloms quotidiens dans le métro entre le crachat du clochard, les mallettes et la marchande de roses, portée par les flonflons d'un accordéon, écœurée par les senteurs de grésil et des parfums bon marché. Sevrée du réveil qui sonne à six heures le matin en violant ses plus jolis rêves. Sevrée du café tiède bu trop vite. Sevrée des miettes coincées dans le clavier de l'ordinateur évadées d'un sandwich fade englouti sans plaisir. Sevrée des mauvais résultats et de l'excitation de la performance. Sevrée des félicitations et des jalousies.

Sevrée de son salaire et du même coup de ses relations.

Abandonnée par le réseau comme un ticket de carte bancaire qui s'envole sur le quai d'une gare et dont personne ne remarquera jamais la disparition.

Elle était donc plantée, inerte, à la porte de la véranda, sous le chantier d'une ouvrière qui se tuait à la tâche afin de réparer les avaries causées par un client en surpoids, ballot et étourdi qui avait littéralement

transpercé la toile pour, au final, s’écraser contre la vitre de la porte d’entrée. Précise et habile l’araignée achevait son raccommodage alors que le hanneton maladroit tournait au sol comme une toupie en moulinant un bourdonnement niais mais attendrissant.

Elle remit le « gros dondon » sur ses pattes en s’aidant de deux aiguilles du pin parasol du jardin voisin, qui, décoré des bourses de soie des chenilles processionnaires, protégeait de son ombre douce, un petit carré de fleurs souriantes.

Une fois la couture terminée, avant de se rendre à la cuisine pour préparer un déjeuner, l’araignée partit à la chasse. Elle se mit à l’affût dans un trou noir, ancien trou de vis ou de pointe. Le marché était bien achalandé en ce début du mois d’août.

Une mouche charnue, aux éclats vert émeraude métallisé, tomba dans le filet de la ménagère. Celle-ci se frotta les pattes devant ce beau morceau et se dit qu’elle pourrait en tirer au moins trois repas.

L’araignée avança prudemment, pour saigner sa proie selon son propre rituel, après s’être assurée qu’aucun prédateur ne la guettait, car elle était aussi une belle pièce pour un migrateur en villégiature au bec fin, en quête d’un produit frais pêché du jour.

Derrière Marine, embourbé dans un monticule de sable, un escadron de gendarmes aux uniformes rouges piqués de boutons noirs, s’activait à charrier quelques graines d’origine inconnue. Pourquoi cette posture cul-à- cul ? leur corporation autorisait-elle la copulation pendant les heures de travail ? Echangeaient-ils leur énergie ? Au-dessus d’eux, au cœur des cosmos pourpres, les bourdons en casaque de velours jaune et safran enfouissaient avec ardeur leur trompe agile dans le forage délicat des âmes des fleurs généreusement épanouies. Leur danse sous la brise, au bout d’une tige satinée, fermentait un pollen précieux.

Ivres de ce nectar invisible, les pattes alourdies, les bombardiers surchargés décollaient en zigzagant dans l’air vibrant de la chaleur estivale. Les ailes discrètes semblaient soulever et déplacer miraculeusement ces insectes dodus, un peu patauds, étourdis par leur labeur harassant sous ce soleil écrasant. La lumière, presque divine, nous faisait baisser la tête, soumis à la puissance universelle du feu

impérial.

Magnanime, une discrète brume de chaleur tentait de s'installer accompagnée d'un vent léger aux senteurs marines. Ce bienveillant zéphir agitait en éventail les palmes vertes des arbres encore humides du dernier orage.

Aux travailleurs de force se mêlaient les artistes légers et colorés qui adoucissaient de leurs sauts de ballerines ces chantiers à la fois bucoliques et laborieux…

Les libellules et les papillons embellissaient la vie sur terre de leurs danses vaporeuses. Leurs ailes transparentes émerveillaient les spectateurs du parterre qui attendaient patiemment le rendez-vous sublime du soleil et de la lune pour voir surgir dans les corolles le vert métallique et phosphorescent des lucioles étincelantes.

Lassée du piaillement ordinaire des piafs, de temps en temps, de la loge d'un balcon, une mouette imposante, Castafiore emplumée, poussait une goualante excentrique brisant ainsi le silence d'une fin d'après-midi à peine acidulé de la rumeur humaine, qui, portée par un nuage gris perle, s'envolait du rivage.

Depuis combien de temps Marine était-elle là, plantée dans ce minuscule jardin où elle voyageait immobile, d'une inclinaison ou d'un penchement de tête, accroupie, assise, allongée ? Depuis combien de temps son visage était-il figé à quelques centimètres de ce tapis de mousse de velours à la couleur chatoyante ? A force de la fixer, la mousse changeait de dimension et lui paraissait être une forêt et les fourmis une horde de sangliers lorsqu'un signal sonore métallique attira son attention vers la messagerie de son ordinateur portable.

Elle se précipita vers l'écran.

C'était un message électronique de Bertrand.

Bertrand était un ami . Ancien compagnon de vie mais toujours un ami.

Ils avaient mis fin à leur vie commune car Bertrand voulait se marier et avoir des enfants. Marine non. Son travail passait avant tout. Alors ils s'étaient séparés. Lui s'était marié. Il avait eu deux enfants, puis avait

divorcé et accepté des missions à travers le monde. Géologue enseignant à l'origine il fit ensuite le choix de la recherche sur le terrain.

Cependant ils échangeaient régulièrement par mails, parfois de vive voix au téléphone.

Ce courriel était très bref : « J'achève ma mission dans six mois. Pour la dernière fois je m'autorise à t'inviter à venir me voir. J'insiste car je suis sûr que tu seras charmée par Haïti, île mystérieuse et magique. De plus je suis convaincu que ce voyage te sera d'un grand secours face à ton échec et au désarroi dans lequel il te plonge. Tu vas mourir ! bouges ! viens…je vais te réserver un hôtel si tu ne veux pas partager ma maison. Mais viens s'il te plait, viens ! Je suis sûre que tu ne vas pas t'ennuyer. Je vais te sortir de ta léthargie.

Je t'attends. A bientôt.

Ton fidèle. »

Elle sourit. Elle s'adossa à son siège comme pour prendre de la distance. Elle regarda ses mains. Ses ongles douteux. Elle se leva de sa chaise de bureau. Elle s'affronta dans la glace. Celle d'en face décida. Elle retourna vers son ordinateur et en réponse elle écrivit : « oui ». Un clic. Elle envoya.

Curieusement aucun des arguments qui lui vinrent à l'esprit ne la firent changer d'avis. Ni la vision de la misère, ni le Vaudou, ni les sorciers. Ce sentiment d'être à moitié morte ressuscitait en elle une liberté aliénée depuis si longtemps par la soumission aux convenances, aux obligations et aux normes. Ayant toujours offert une image qui donne le change peut-être allait-elle entrer enfin dans l'adolescence à quarante ans.

Elle quitta sa petite maison de La Baule pour rentrer à Paris, faire une valise légère et s'envoler vers l'île magique. Elle n'avait encore aucune idée de la tournure que prendrait sa sortie de léthargie.



*

L’Hôtel Mabouya souriait sous ses palmiers. Grisé par l’odeur des beignets et les vapeurs du rhum, égayé par les joyeuses clameurs du bar de la piscine, il se réjouissait des bruits et des couleurs. Il avait cru mourir ces trois dernières années : pas un touriste, pas un homme d’affaires, quelques journalistes effrontés…à cause des évènements et du virus qui avait anéanti le monde.

Ce soir les drapeaux du pays qui voletaient sous ses ventilateurs souhaitaient une longue vie au nouveau président.

La nuit venait d’éteindre la lumière brutalement passant le relais aux lampes artificielles et aux flambeaux ardents qui jalonnaient les allées. L’hôtel colonial offrait la dentelle de ses balcons blancs, élégant, sous les guirlandes roses des hibiscus et des bougainvilliers.

Le chant des crapauds dominait la rumeur des touristes qui riaient et trinquaient au bord de la piscine.

Accroché aux collines qui dominent Port-Au Prince l’hôtel, fier et séduisant offrait de ses terrasses une vue sans obstacle sur la baie.

A distance de sa fenêtre elle observait le spectacle. Elle contemplait les lumières de la ville lointaine qui s’allumaient une à une au rythme des étoiles. Libérée de ses vêtements, camisole moite et poussiéreuse, elle réunit en une boule dorée ses cheveux blonds puis, étirant ses coudes vers le ciel elle libéra des tensions si longuement contenues dans sa nuque et le haut de son dos.

Elle appréciait ce dépaysement brutal mais choisi. Voyage irréfléchi mais assumé.